

— Dam! vous comprendrez, Seigneurie, que m'aventurer seul dans ce bois, où il y a positivement plusieurs personnes qui se cachent, ce qui signifie qu'elles n'ont pas d'excellentes intentions, n'est pas une récréation des plus agréables!... Je ne crains certes ame qui vive en rase campagne lorsque le soleil brille sur la lame de mon couteau... mais dans ce fouillis de buissons et au milieu de ces milliers d'arbres touffus, la compagnie d'un homme déterminé ne me causerait, loin de là, aucun déplaisir.

— Très bien, Andrés! Rendez-moi ma carabine, je fouillerai seul l'intérieur de ce bois. Antonia, je vous en prie, retournez à la Ventana...

Comme la jeune fille hésitait, M. d'Ambron s'adressa à Panocha.

— Señor Andrés, continua-t-il, veuillez escorter la comtesse d'Ambron jusqu'au rancho.

— La comtesse d'Ambron! répéta le Mexicain avec une surprise pleine d'accablement, que la lugubre pantomime dont il jugea à propos de la faire suivre, rendit burlesque, la comtesse d'Ambron!... Au fait c'est juste, et j'aurais dû prévoir ce qui arrive... Je ne suis, moi, qu'un simple hidalgo!... Ce titre de comte a ébloui et aveuglé la señorita Antonia! Sans cela...

Panocha n'acheva pas sa phrase, mais le com plaisant regard qu'il laissa tomber sur son chétif individu, la complétait d'une façon très claire et très suffisante!

X.

LES CRAINTES D'ANTONIA.

Ce n'était pas sans une secrète intention que M. d'Ambron avait confié Antonia à la garde et aux soins de Panocha. Après ce qui venait de se passer entre la jeune fille et lui, le comte éprouvait le besoin de mettre un peu d'ordre dans ses idées, de se recueillir. Ce fut donc avec une distraite indifférence qu'il se mit à parcourir et à visiter la forêt. Du reste, son inexpérience des solitudes du Nouveau-Monde lui rendait sa tâche difficile, sinon impossible. Après une exploration, ou, pour être plus exact, une promenade de deux heures, le jeune homme reprit le chemin du rancho, à peu près persuadé que Panocha, en signalant l'apparition de miss Mary, n'avait eu d'autre but que de se donner une certaine importance, et que cette apparition n'avait jamais eu lieu.

Un peu avant d'arriver au rancho, M. d'Ambron aperçut Antonia qui se rendait à sa rencontre; elle semblait en proie à une vive inquiétude.

— Luis, s'écria-t-elle, que je suis heureuse de vous revoir!... Je m'étais persuadée que vous couriez un danger, et j'allais partir pour vous rejoindre.

Le jeune homme lui sourit tendrement, et la regardant avec amour:

— Mais à présent que me voici, Antonia, pourquoi vos yeux restent-ils empreints de tristesse, pourquoi votre front est-il soucieux?

— Parce que j'ai un remords, Luis!...

— Un remords? vous, Antonia!... dit le jeune homme avec une incrédulité doucement railleuse. Eh bien! si, comme je l'espère, vous n'avez plus aucun secret pour moi, faites-m'en la confidence!... Je me trompe fort, ou vous êtes victime en ce moment-ci d'une exagération de délicatesse!...

Antonia courba la tête, et une charmante rougeur colora son délicieux visage.

— Vraiment, Luis, vous me jugez trop favorablement, dit-elle, car j'ai aussi un secret... un grand secret...

— Un remords et un secret! s'écria le comte en simulant gaiement l'effroi; mais vous me faites frémir, Antonia, et je ne sais plus si je dois encore insister pour obtenir vos aveux!... Cependant, je suis si heureux aujourd'hui, qu'il doit y avoir en moi un grand fonds d'indulgence!... Je vous écoute... parlez!...

— M. d'Ambron prit la jeune fille par la main, et se dirigea à pas lents vers le jardin du rancho.

— Luis, dit Antonia, la pensée que non-seulement vous ne deviez plus partir, mais surtout que vous ne me quitteriez jamais, m'avait d'abord causé un tel éblouissement, que, pendant un instant, j'ai été incapable de réfléchir! La joie m'aveuglait... Je croyais ne plus appartenir à la terre... Oh! j'ai fait un bien beau rêve!...

— Un rêve, Antonia!... mais...

— Oui, un rêve! seulement un rêve! continua la jeune fille en interrompant le comte, car l'heure de notre séparation va sonner!

Des sanglots qu'Antonia essayait en vain de comprimer, et qui gonflaient sa poitrine, montèrent à ses lèvres et la contraignirent de s'arrêter.

M. d'Ambron ne souriait plus; il avait peur!

— Calmez-vous, Antonia, murmura-t-il d'une voix qui dénotait une sérieuse émotion.

— Non, non... Luis... laissez-moi poursuivre... plus tard, je n'en trouverais peut-être plus la force.

La jeune fille fit une nouvelle pause, puis elle continua avec une extrême animation et en parlant fort vite, comme si elle craignait que la réflexion ou la douleur ne l'empêchât d'accomplir sa résolution.

— Luis, mon enivrement m'avait fait oublier que vous êtes grand seigneur!... Ne m'interrompez pas, je vous en supplie!... Votre naissance, et, par suite, vos habitudes, vos goûts, mettent entre nous deux une barrière infranchissable!... Quelque ignorante que je sois, je ne suis point sans savoir quelle est à peu près l'existence des grands seigneurs en Europe!... Les livres que ma pauvre mère m'a laissés m'ont appris qu'ils mettent tout leur bonheur dans le luxe et la richesse!... que les efforts constants de leur vie entière tendent à acquérir des dignités, des honneurs, à arriver et à se maintenir au pouvoir!... L'ambition étouffe tout autre sentiment dans leur âme!... Le mariage pour eux n'est pas l'échange de deux cœurs, c'est une spéculation, une affaire; aussi l'appellent-ils une alliance!... Ce mot appliqué à un acte aussi saint, aussi solennel, m'a toujours paru odieux! La lecture des amours de grands seigneurs avec les pauvres jeunes filles, m'a coûté bien des larmes! Ils se dénoient tous par un affreux abandon. Les grands seigneurs, quand ils n'aiment plus, et cela leur arrive presque tout de suite, se vengent par le sarcasme et le mépris de la honte qu'ils éprouvent d'avoir placé leur affection sur des femmes d'une condition obscure. Ne prétendez pas le contraire, Luis, je vous montrerai mes livres, ils disent tous la même chose! Luis, je ne crois pas que vous ressembliez aux autres grands seigneurs; vous êtes bon, noble, généreux! Il n'y a personne qui soit meilleur que vous. Je nierais plutôt la lumière du soleil que je ne suspecterais la loyauté de vos intentions! Ce que je crains, Luis, ce n'est pas que vous m'abandonniez jamais... au contraire; ce qui m'épouvante, c'est la pensée que, quand vous ne m'aimerez plus, votre honnêteté vous forcera à rester avec moi.

— Ne plus vous aimer, Antonia!...

— Je vous en prie, laissez-moi achever... Je suis persuadée, Luis, que si notre vie entière devait s'écouler au rancho, votre affection pour

moi durerait toujours... Mais c'est là un espoir qui ne m'est pas permis! Votre éducation, vos goûts, vos habitudes de grand seigneur, vous font du luxe et des plaisirs une nécessité, un besoin... Le calme et le silence de nos solitudes, la monotonie de notre existence dénuée d'événements, vous rendraient bientôt le séjour de la Ventana insupportable!... Vous êtes si généreux, Luis, que vous me cacheriez votre ennui, mais moi je vous aimerais trop pour ne pas m'apercevoir bientôt de votre tristesse, et en deviner la cause!... Alors, Luis, je vous supplierais avec tant d'insistance de me conduire en Europe, que vous ne sauriez résister à mes prières...

— Eh bien! Antonia, vous trouveriez en Europe des sœurs, les miennes, qui vous chériraient et qui seraient fières de votre amitié.

— En Europe, Luis, je serais ridicule! je suis tellement étrangère aux usages des grandes villes que tout le monde se moquerait de moi!... Vos amis et vos égaux les grands seigneurs vous répèteraient sans cesse que vous avez eu tort de m'épouser, qu'il faut me renvoyer dans mon pays de sauvages. Vous ne suivriez pas leurs conseils, je le sais, mais la pitié que l'on vous montrerait, trop justifiée, hélas! par mon ignorance, irriterait votre fierté et vous devriez bien à plaindre. Luis, mon amour est trop extrême pour que j'hésite un seul instant à reculer devant un sacrifice qui doit assurer votre bonheur. Je vous rends votre serment, Luis, et je vous conjure de partir. Ah! quel malheur que vous soyez un grand seigneur!

Il faudrait non pas une plume, mais un pinceau habile, pour rendre l'expression d'admiration et d'attendrissement que reflétait le visage de M. d'Ambron, lorsque la jeune fille cessa de parler! La prescience qui dévoilait à Antonia les mystères d'un monde qu'elle ne connaissait pas, lui semblait être, et il ne se trompait pas, un miracle de l'amour!

— Mon Antonia bien aimée, lui dit-il, vos craintes et vos scrupules me sont chers et précieux, car ils prouvent la préoccupation que vous cause mon bonheur; mais ils sont, grâce à Dieu, dénués de tout fondement... Les livres que vous avez lus, Antonia, ont été écrits, ou il y a cent ans, par des gens qui n'avaient jamais vu de près un grand seigneur, et s'en rapportaient aux propos mensongers de leurs domestiques, ou, tout récemment, par des personnes qui ne peuvent s'habituer à l'idée que

leurs aïeux ne comptaient pas parmi la noblesse !... Ce sont là des livres composés dans un esprit et dans un intérêt de parti — je vous expliquerai plus tard ce que cela veut dire — et qui ne peignent plus la société actuelle. Aujourd'hui, ma chère Antonia, il n'existe plus de grands seigneurs en France... Ils ont fait place aux gens d'argent... Ces enrichis marchandent les femmes, mais ils ne les trompent plus ; et puis les abandonneraient-ils, qu'ils ne seraient pas bien coupables, car les femmes ne les regretteraient pas un seul instant !... Ces millionnaires, Antonia, sont les rois de la foule ; on médit d'eux en arrière, tout bas ; mais dès qu'ils se présentent, chacun courbe le front et tend la main !... L'esprit qui, jadis, se produisait en France sous une si belle forme, est maintenant fort peu estimé et, partant de là, très peu cultivé !... On lui préfère un langage baroque — que pour ma part je n'ai pas encore pu parvenir à comprendre, — et qui se prête merveilleusement, dit-on, aux exigences des affaires !... L'élégance d'autrefois a été tuée par une luxé si lourde et si inintelligente qu'il en est devenu impertinent !... Cela m'attriste à voir et me donne de véritables accès de colère !... Tout ce qui m'entoure en France, Antonia, blesse et choque mes souvenirs de famille, mes goûts personnels, mes instincts !... Je me trouve seul et isolé au milieu de la foule !... Que j'aie raison d'être ainsi, je ne vous l'affirmerai pas... il est possible que je me trompe et que le dégoût que m'inspire la vie d'Europe, vienne tout bonnement de la faiblesse de mon esprit, de la fausseté de mon jugement... mais cela importe peu... L'essentiel, Antonia, c'est que ce dégoût — motivé ou non — soit réel, et je vous jure qu'il est profond, incurable ! C'est lui qui m'a fait quitter ma patrie... A présent, ma bien aimée, que j'ai combattu, et, je l'espère, vaincu vos scrupules, qu'il ne soit plus jamais question entre nous, je vous en supplie, du passé ! Votre rencontre, Antonia, a rendu à mon cœur une jeunesse et une fraîcheur que je croyais morte et flétrie ! Je bénis Dieu à chaque heure du jour de m'avoir conduit vers vous, et j'entrevois, avec une existence nouvelle, un avenir resplendissant de bonheur !

La joie ne se décrit pas ; lorsque le comte et Antonia, après avoir achevé leur promenade, retournèrent au rancho, ils présentaient l'aspect du couple le plus charmant qui ait jamais

prouvé et fait resplendir la toute-puissance de Dieu sur la terre !...

L'heure du dîner donna un témoin au bonheur des deux amants : Panocha, revêtu de son brillant costume de Figaro ; le Mexicain se savait vaincu, il ne combattait plus que pour la gloire. Hélas ! l'infortuné ne se doutait pas de la pénible épreuve qui lui était réservée !

— Señor Andrés, lui dit M. d'Ambron, je vais avoir recours à votre obligeance. Il faudrait vous mettre en route ce soir même pour Guaymas !...

— Vous avez une mission à me confier, seigneur comte ?

— Oui, Andrés, j'ai un service à vous demander ! Ne connaissez-vous point un prêtre à Guaymas ?

— Un prêtre !... Oui, Seigneurie. Il y a justement un *padre* de Tepic qui est venu se fixer dernièrement à Guaymas, quoique cette ville ne possède plus d'église...

— Pensez-vous que cet ecclésiastique consentirait à vous accompagner à la Ventana ?

— Oui, si on l'indemnisait pour ce dérangement.

— Cela va sans dire, Andrés. Eh bien ! je me fie à votre zèle et à votre complaisance pour amener demain ce prêtre. Mais qu'avez-vous donc, Andrés ? vous semblez tout préoccupé... Vous ne m'écoutez plus.

— Je vous demande pardon de ma distraction, Seigneur comte. Du reste, la faute en est à vous.

— A moi ?

— Ou du moins, Seigneurie, à votre chaîne de montre. Je ne saurais vous exprimer combien je vous trouve heureux de posséder un tel bijou. Depuis que vous êtes au rancho, je ne fais qu'y penser le jour et y rêver la nuit. Avoir une montre qui marche, a toujours été l'idée fixe de ma vie. Il est maintenant probable, que je mourrai sans avoir vu mon désir se réaliser.

— J'en doute, Andrés !

— Pourquoi donc, Seigneurie ?

— d'Ambron dégrafa sa chaîne, et la présentant avec la montre à Panocha :

— Parce que ceci est à vous, répondit-il.

Panocha devint jaune de joie, et saisissant avec empressement le magnifique cadeau qui lui était si généreusement offert :

— Cette montre joue-t-elle de la musique ? dit-il.

— Hélas ! non, Andrés.

— J'avais cru que, comme vous étiez comte... enfin, n'importe !... Elle sonne au moins les heures ?...

— Oui, elle est à répétition.

Panocha fut un peu consolé.

— Ainsi, Andrés, reprit M. d'Ambron, vous partirez ce soir ?

— Mon Dieu ! Seigneurie, répondit l'hidalgo d'un air embarrassé, ce serait, certes, avec un bien grand plaisir s'il s'agissait d'aller partout ailleurs qu'à Guaymas ; mais le séjour de cette ville ne m'est pas permis en ce moment-ci.

— Ah !... et pourquoi ?

— Parce que j'y ai contracté, lors de mon dernier voyage, une dette d'honneur... une dette de jeu !... or, votre Seigneurie n'ignore pas qu'entre caballeros...

— A combien s'élève cette dette ? interrompit M. d'Ambron.

— A cinquante piastres !

— Les voici !... Vous pouvez monter à cheval.

Depuis que Panocha avait perdu jusqu'à la dernière des ridicules espérances qu'il avait pu concevoir sur Antonia, il avait cessé d'être hidalgo pour redevenir Mexicain ; il exploitait donc sa position de rival malheureux.

Le départ de l'illustre don Andrés rendit M. d'Ambron et sa fiancée à leur douce intimité.

— Antonia, dit le comte, à présent que, bien persuadée que vos craintes étaient seulement de généreuses chimères, vous avez retrouvé le calme de l'esprit et du cœur, laissez-moi vous demander quel est ce grand secret que vous n'avez pas jugé à propos de me confier encore !... Je ne vous dissimulerai pas que vous avez vivement excité ma curiosité.

Cette question rendit la jeune fille toute triste et soucieuse.

— Luis, répondit-elle, j'ai juré de ne révéler ce secret qu'à mon mari...

— Eh bien ! Dieu n'a-t-il pas déjà reçu nos serments ?...

— C'est vrai ! Rien ne saurait plus nous séparer, murmura Antonia avec l'expression d'une joie ineffable. Luis, venez avec moi...

— Où me conduisez-vous, Antonia ?

— Dans la chambre qu'habitait autrefois celle que l'on nommait ma mère !...

— Que l'on nommait votre mère, dites-vous, Antonia ? répéta M. d'Ambron. Quoi ! cette infortunée massacrée par les Apaches...

— Était seulement ma nourrice...

Mais votre mère, qui donc était-elle ?

— Je ne l'ai jamais connue, et ce que l'on m'a appris d'elle se réduit à bien peu de choses : qu'elle était bonne comme une sainte, belle comme la Vierge et qu'elle est morte toute jeune, martyre d'un amour malheureux !...

Antonia, en parlant ainsi, était arrivée devant la porte de sa chambre ; ce fut après une courte hésitation, dont elle ne s'aperçut pas elle-même, que, suivie par M. d'Ambron, elle en franchit le seuil. Cette pièce, quoique assez simplement meublée, présentait un coup-d'œil charmant ; une petite bibliothèque soigneusement entretenue, des bouquets de fleurs composés avec une rare entente des couleurs, un petit lit caché, par les flots de mousseline, blanche comme la neige, d'un ample moustiquaire, tels étaient, avec un fin tapis de paille aux nuances gaies et vives qui recouvrait le parquet, les principaux ornements de la chambre d'Antonia.

Il régnait toutefois dans cet humble et modeste réduit, dont la méticuleuse propreté réjouissait l'œil, comme un parfum de jeunesse, de poésie et de vertu d'un effet bien autrement saisissant que n'aurait pu produire la vue des plus somptueuses inventions de l'industrie moderne. Un froid sceptique, en pénétrant dans ce frais et tranquille asile, se serait senti en même temps recueilli et ému.

La jeune fille, après avoir rapidement traversé sa chambre, avait ouvert une porte étroite, solidement construite, et percée dans la muraille, cette même porte dont Panocha avait parlé à Grandjean, et que les Apaches n'avaient pu renverser ; puis elle était passée dans ce que les serviteurs de la Ventana appelaient son retiro.

Ce retiro était une pièce d'environ quinze pieds de long sur dix de large ; une fenêtre grillée l'éclairait du côté du soleil levant.

Au milieu de la pièce, se dressait un prie-dieu d'une construction à la fois riche et sévère ; sur le dossier du prie-dieu, reposait un coffret en ébène, incrusté d'ornements d'ivoire et d'acier, et qui rappelait assez l'époque de la renaissance ; un tableau original de Murillo, représentant une Vierge, était suspendu, dans un cadre d'or, à la muraille.

Deux énormes vases de la Chine, hauts chacun de quatre pieds et garnis d'un frais et odorant buisson de fleurs, étaient déposés par terre, de chaque côté du prie-dieu !

La surprise de M. d'Ambron était si forte,

qu'au lieu d'interroger Antonia avec la parole, il la consulta seulement du regard.

La jeune fille était visiblement émue; bientôt deux larmes limpides mouillèrent ses longs cils, elle se mit à genoux et pria.

— Luis, dit-elle en se relevant, ce prie-dieu, ce coffret, ces vases et ce tableau ont appartenu à ma mère. Ce coffret renferme une boucle de ses cheveux, son portrait et une volumineuse correspondance écrite toute de sa main. Chaque jour je m'agenouille devant ces saintes reliques, et je cause avec ma mère. C'est elle qui m'a dit de vous aimer; du haut du ciel elle sourit à notre bonheur!

— Comment se nommait donc votre mère, Antonia?

— La duchesse de ***.

— La duchesse de ***! répéta M. d'Ambron avec une stupéfaction profonde, mais c'est là un des noms les plus illustres, non-seulement de l'Espagne, mais encore de la chrétienté. Et votre père est-il mort aussi?

— Je l'ignore, Luis.

— Vous ne l'avez jamais vu?

— Jamais!

— Pourtant la connaissance de la correspondance écrite et laissée par votre mère a dû vous apprendre....

— Je n'ai pas lu une seule ligne de cette correspondance, Luis.

— Expliquez-vous, Antonia, je ne vous comprends plus! il ne m'est pas possible de concilier votre culte pour la mémoire de votre mère avec cette indifférence inouïe.

— De l'indifférence! Luis! s'écria Antonia, d'un ton de doux reproche! Oh! non Luis, vous vous trompez! c'est de la crainte et du respect!....

— Comment cela, Antonia, de la crainte et du respect?

La jeune fille, en proie à un trouble extrême, sembla hésiter à répondre.

— Luis, ma pauvre mère a été bien malheureuse et a beaucoup souffert.... Il y a, dit-on, dans la vie, des heures fatales et terribles où les plus belles âmes, à bout de force et de résignation, doutent de Dieu!.... Ces heures d'égarement, ou plutôt de découragement, des années de repentir les effacent!.... Si ma sainte mère, vaincue par la douleur, a manqué un instant de courage, je ne dois pas connaître sa faiblesse.... moi qui n'aurai pas assisté à son repentir! Je veux que ma mère reste et soit toujours, dans

ma pensée, comme l'image de la vertu céleste sur la terre. Mes yeux ont souvent trempé ses lettres de mes larmes, mais ils ne les ont jamais lues!....

Antonia garda un instant le silence, puis, présentant au jeune homme la clé du coffret:

— Luis, continua-t-elle, mon devoir est maintenant de vous obéir en toutes choses! Mes désirs doivent plier devant votre volonté.... Toutefois, laissez-moi vous conjurer, dans le cas où ces lettres vous apprendraient la moindre chose, qui fût de nature à être interprétée au désavantage de ma mère, que vous en garderez vis-à-vis de moi, un inviolable et éternel secret!

M. d'Ambron était attendri jusqu'aux larmes; il prit la main que lui tendait la jeune fille et y déposant un long et respectueux baiser:

— Conservez cette clé, Antonia, dit-il, ma réserve égalera votre piété filiale. Vous devez bien comprendre qu'entre nous deux un secret ne saurait exister. Et puis, je ne veux pas, quand nous viendrons nous agenouiller ensemble devant ces nobles reliques de sentiment, qu'une arrière-pensée empêche mon cœur d'être à l'unisson du vôtre!.... Votre mère doit rester à vos yeux, votre bon ange gardien; et aux miens, une sainte!....

— Que je vous aime, Luis!.... murmura Antonia avec un élan plein d'une chaste passion et d'une ardente reconnaissance.... Le surlendemain de la visite des deux fiancés au retiro, le prêtre que Panocha avait été chercher à Guaymas arrivait au rancho de la Ventana, et bénissait ce jour même l'union du comte d'Ambron et d'Antonia!

XI.

LE VAUTOUR.

Un mois s'était écoulé: le comte et Antonia, absorbés par leur amour, ne vivaient plus, pour ainsi dire, sur la terre; leur félicité avait dépassé l'apogée des joies humaines; ils se croyaient au ciel.

Quant à Panocha, quoique l'épisode de la montre à répétition eût un peu calmé son grotesque mais réel chagrin, il ne s'était pas senti la force d'assister aux premiers épanouissements de cette lune de miel, et il était parti pour Guaymas en annonçant l'intention d'y séjourner plusieurs semaines. Les deux jeunes mariés ne s'é-

taient pas même aperçus de l'absence de l'indalga.

De temps en temps une fugitive et vague expression de tristesse, ou plutôt de mélancolie, apparaissait dans les yeux humides et veloutés d'Antonia. Interrogée avec anxiété par son mari:

— Luis, lui disait-elle, l'immensité et la vivacité de mon bonheur m'épouvantent en me faisant craindre pour sa durée. Il me semble que l'on ne saurait être impunément, ici bas, aussi heureux que nous le sommes!

Une tendre caresse était la réponse du jeune homme, et cette réponse portait sans doute un don de persuasive éloquence, car le sourire revenait aussitôt aux lèvres d'Antonia.

Le comte et sa femme étaient, le trentième jour de leur mariage, à déjeuner dans la salle du rancho, lorsqu'Antonia, poussant un petit cri d'effroi, se leva vivement de dessus sa chaise et courut vers la porte:

— Luis! prenez votre carabine et venez vite! dit-elle.

— Que se passe-t-il donc, ma bien-aimée? demanda le comte.

N'avez-vous pas entendu les roucoulements plaintifs poussés par mes chères petites tourterelles? Regardez comme elles volent d'un air inquiet!.... C'est un *gabilan*, ou vautour, qui vient chaque jour planer au-dessus du rancho, qui doit leur causer ce grand émoi!.... Il a déjà fait parmi elles de nombreuses victimes!.... Et tenez.... le voici.... je l'aperçois....

— Où cela, Antonia?

— Là, perché sur cette branche morte qui sort, à quelques pieds seulement au-dessus du sol, de ce vigoureux et vivace tronc d'arbre, dont l'ombre nuisible tue mes fleurs, et que je compte faire abattre.... Apercevez-vous le méchant oiseau de proie?.... oui, dites-vous. Eh bien! vengez et délivrez mes pauvres tourterelles!

Antonia n'avait pas achevé sa phrase, que le jeune homme faisait feu; le vautour, atteint en plein corps, tombait comme foudroyé sur le sol!

— Victoire! s'écria Antonia, en battant joyeusement des mains! Comme vous êtes donc adroit, Luis!.... Allons ramasser votre victime.... Son corps, attaché à une haute branche, éloignera les bandits de son espèce qui voudraient imiter son exemple!

Le comte suivit Antonia, tout en la raillant

gaiement de la joie enfantine qu'elle montrait d'une chose aussi insignifiante.

— Moins insignifiante que vous ne le supposez, Luis, répondit-elle d'un petit air mystérieux et mutin.... Ah! ah! vous voici maintenant tout intrigué et bien désireux de savoir quel brillant exploit vous avez accompli à votre insu et sans vous en douter.

— Le fait est, adorée Antonia, que je ne devine pas trop comment la fin tragique de ce coupable mais infortuné *gabilan*, me couvre de gloire. Vous vous taisez.... Allons, je vois que vous me gardez rancune de mes odieuses plaisanteries.... Quelle réparation exigez-vous, pour rompre votre imposant et solennel silence?

Ce n'est pas une réparation que j'exige, Luis, mais bien une promesse que je sollicite de votre générosité.

— Elle est accordée à l'avance!.... Que dois-je faire?....

— Ne pas vous moquer de moi, Luis, quand je vous apprendrai l'importance extraordinaire que j'attachais à ce que ce *gabilan* fût tué, et tué par vous!....

La jeune fille avait fait cette réponse d'un ton beaucoup plus sérieux que ne le comportait la futilité de cet entretien.

— Luis, reprit-elle après une légère pause, vous n'ignorez pas que la seule chose qui trouble mon bonheur est la grandeur de ce bonheur lui-même; je n'ose croire à sa prolongation, car ce serait le ciel sur la terre. Cette pensée m'a rendue superstitieuse! Ainsi que les enfants interrogent des fleurs, je cherche et je vois partout des présages, de sorte que tel événement futile et insignifiant pour toute personne sensée et raisonnable, me cause des joies excessives ou de poignants chagrins. J'avais depuis longtemps remarqué la persistance de ce vautour à explorer les environs du rancho. Ce vautour avait fini par devenir à mes yeux comme un ennemi personnel. Il me représentait un envieux de notre heureuse tranquillité, rêvant au moyen de changer nos sourires en larmes. Bien des fois j'ai essayé en vain d'atteindre ce *gabilan*; on eût dit que connaissant mes intentions il prenait ses précautions contre moi. Il semblait mesurer au juste la portée de ma carabine. Son aile jetait entre le soleil et moi comme une ombre sinistre et funèbre; il avait fini par me faire presque peur. J'attendais avec une impatience aussi ridicule que pénible, le moment où je pourrais